



## Soir de victoire

---

*Gabin Thiébaud*

« France ! »

Cri de guerre poussé par des malabars si près du but, qui courent de droite à gauche pour le fameux trophée.

Il ne reste que quelques minutes de match. Notre homme est devant sa petite télé. Il est prêt, lui aussi. Prêt à fêter dignement la victoire. Notre homme est humaniste.

« France », ont-ils dit. Mais lui n'a pas entendu tout cela. Il a perçu autre chose. Un mot atrophié, un mot en toute perte. Une lettre noyée sous les hurlements des supporters, une seule lettre masquée par la sirène hurlante ; et un mot qui alors se transforme.

Un seul « f » perdu, et tout est dépeuplé. Sous sa langue soudain, beaucoup de choses changent. Visionner ce long match avait rendu sa bouche acide, et de hargne et de bière ; soudain le citron se fait vinaigre, la douce amertume devient âpreté. Tout remonte.

Doucement, des bribes de révolte et une pincée de souvenirs se mêlent et traversent son cerveau. Ses yeux suivent encore les gaillards en bleu, qui se démènent de plus belle, mais lui ne voit plus grand-chose. La télé rugit, les commentateurs s'échauffent, le dénouement est proche. Il reste de glace. C'est qu'il vient de partir bien loin de ce terrain. C'est que notre homme pense, et ce n'est pas beau à voir.

« Rance ». Pas innocent. Trop facile.

Mascarade. Des gars en bleu, en vert, en rouge, qui jouent pour leur pays. Dans des compétitions... Compétition. Mot d'ordre éternel, valable sur tous les terrains. G20. Il faut prendre la tête. Gagner une place. Augmenter les chiffres, le PIB, les exportations. Devenir plus riche. Sur le papier, du moins. Compétition. Être parmi les plus puissants. Gonfler les portefeuilles, exhiber ses bijoux, se montrer le plus fort. Faire croître les valeurs. Vendre, acheter, acheter pour vendre plus. Compétition. Il faut gagner. À tout prix. Au prix d'un chômage croissant, d'une pauvreté

omniprésente, d'une éducation en berne. G7. Il faut gagner. Le reste n'a aucune importance. Il faut gagner. C'est une compétition.

Notre homme est humaniste : il pense et il s'enrage contre le tout-venant de l'injustice sociale, contre ce que certains appellent « le système ». Il vocifère à tout-va — ça ne lui fait pas du bien — et il écoute sans gloire des vérités trop sèches. Ses pensées lui chuchotent des choses révoltantes, des salaires honteux, des gens qui crèvent de faim, une poignée de bourgeois qui se partagent le globe. Il éructe, il gronde, et ça ne sert à rien.

Sans surprise pour lui, tout se répète encore. Même malaise, même dégoût. Mêmes mots. Alors, quand tout va mal, quand les gens savent trop que leur drapeau n'est plus celui de la fierté, de l'égalité, de l'espoir et du reste — eh bien, quand tout va mal, on cherche une autre voie. On se raccroche à quelque chose. Sans doute aux branches d'un arbre qui va être abattu...

Il ricane un moment, trouve l'image plaisante. Il pense encore un peu, c'est confus maintenant. Il quitte sans le savoir son intérieur étroit. Notre homme est fatigué, car c'est un humaniste, et déjà il entend les cris des supporters, il perçoit les mouvements, repère le ballon. Le voilà à nouveau les fesses dans son fauteuil.

Le match est presque terminé. C'est l'histoire d'une minute, tout au plus.

Il se dit que tout de même, il faut faire quelque chose. Cela ne sert à rien de gueuler sous un crâne, il doit se faire entendre. Notre homme est humaniste, il a des idéaux.

Il se lève lentement, va jusqu'à la fenêtre et observe calmement les immeubles voisins. Il y a tant de fenêtres illuminées ; les gens sont comme lui, devant leur télé. Il s'avance alors vers son petit balcon, ouvre la porte blanche et s'engage dehors. Notre homme s'approche de la rambarde d'acier et la serre des deux mains. Il réfléchit un peu, il se donne du courage. Puis il regarde le vide et rebrousse chemin.

Soudain vif et confiant, il retourne rapidement vers son canapé, le pousse de quelques mètres, se relève d'un bond. Notre homme est humaniste, et le voilà armé. C'est une vieille carabine, une de celles qui font mal. Et dans son autre main, une boîte de cartouches.

Il regarde par réflexe la fin de ce beau match, l'arme tenue d'une main. Victoire inespérée, pas favoris du tout, exploit monumental, bravo, enfin bravo, et puis lâchons le mot : une vraie page d'histoire. Le drapeau tricolore s'élève, les premières

notes d'un chant guerrier se font entendre. Il réprime une grimace et éteint la télé. De même pour la lumière. Il va sur le balcon.

Là, couché sur le béton, les pieds à l'intérieur et la tête à l'air frais, la carabine pointée sur une petite place, il attend. Au cœur de la cité, cet endroit familier était encore hier une plate-forme de deal. La drogue s'est éloignée d'une centaine de mètres, sous un parking couvert. C'est que l'hiver est là. Et ce soir, il pleut.

Mais lui n'a pas froid. L'adrénaline monte. Il fait preuve de patience — notre homme est humaniste. Il sait que rapidement, les gens vont affluer. Ils vont se regrouper en bas de leurs buildings, et ensemble vont chanter le titre d'une nation. Champions d'Europe, quand même. Ça vaut bien du boucan. Une petite *Marseillaise*.

Alors, tous ces braillards, ce sont eux qui payeront. Pour tout le sale bordel cité plus haut. Les pauvres bougres payeront : c'est comme ça, il le faut. Il suffira d'un mort pour que notre homme enfin ait une vraie tribune. Pas seulement les assises ! Il écrira un livre détaillant pas à pas sa folie meurtrière, la révolte prônée par les actes multiples, mêmes ignobles, mêmes sanglants. On lui demandera sûrement : « Pourquoi des innocents ? ». Il rétorquera qu'ils se laissent abuser et que le sport n'est pas la gloriole d'un pays. Il dira haut et fort qu'il vaut mieux être dernier et avoir l'ambition de vivre enfin sa vie. Le discours sera beau, émouvant, un peu grandiloquent. Notre homme, notre homme enfin, sera à la télé.

Pressons. S'ils se dépêchent de sortir, peut-être qu'il trônera dans le journal de demain. Allez les gars, on y va. Une brusque bourrasque le ramène dans le froid. Il vérifie sans hâte l'état des munitions. Bien assez de cartouches pour tout un régiment. Assez de plomb pour écrire dix livres.

Les fenêtres autour de lui lentement s'éteignent. Au loin il entend quelques klaxons béats. Les gens vont descendre. Il serre le fusil contre son épaule, positionne son œil près de l'antique lunette. C'est le moment.

\*

Le lendemain matin, dans le journal local, on pouvait lire en page 2 une étude pour le moins intéressante sur la montée de l'extrême droite. En page 5, un superbe article retraçait le gala organisé par l'Amicale Laïque au profit d'associations humanitaires. Il suffisait de tourner la page pour apprendre, en page 7, la sauvage

agression d'un buraliste alors qu'il fermait boutique, deux jours plus tôt. Dans la rubrique faits divers, sur cette même page, cohabitaient plusieurs petits encarts : accident de voiture, petits délits, excès de vitesse remarquable, histoire insolite d'une vache dans une piscine, etc.

Puis, dans l'ordre, tant de pages fastidieuses : histoires locales et marronniers en tous genres, rubrique internationale aux nouvelles plus très fraîches, les courses du jour à Vincennes, un horoscope, des mots fléchés.

La première page des sports, elle, étalait des visages rieurs, hébétés par la victoire. Cette page tout en couleur reprenait largement la une dudit journal.

L'équipe de France championne d'Europe ! « Ils l'ont fait », pouvait-on lire.

Championne d'Europe !

De handball.